

**Texte A Alfred de Musset : « La nuit de mai », *Poésies nouvelles* (1835).**

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,  
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,  
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?  
Ô poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.  
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,  
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.  
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,  
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure  
Que les noirs séraphins<sup>1</sup> t'ont faite au fond du cœur :  
★ Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.  
Mais, pour en être atteint<sup>2</sup>, ne crois pas, ô poète,  
Que ta voix ici-bas doive rester muette.  
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.  
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,  
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,  
Ses petits affamés courent sur le rivage  
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.  
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,  
Ils courent à leur père avec des cris de joie  
En secouant leurs becs sur leurs goîtres<sup>3</sup> hideux.  
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,  
De son aile pendante abritant sa couvée,  
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.  
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;  
En vain il a des mers fouillé la profondeur ;  
L'Océan était vide et la plage déserte ;  
Pour toute nourriture il apporte son cœur.

Sombre et silencieux, étendu sur la pierre  
Partageant à ses fils ses entrailles de père,  
Dans son amour sublime il berce sa douleur,  
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,  
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,  
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.  
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice<sup>4</sup>,  
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,  
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;  
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,  
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,  
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,  
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
Et que le voyageur attardé sur la plage,  
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.  
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.★  
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;  
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes  
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.  
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,  
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,  
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.  
Leurs déclamations sont comme des épées :  
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,  
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang. .

1. Les anges de la douleur. 2. "Pour en être atteint" : même si tu en es atteint. 3. Déformation du cou chez le pélican. 4. Allusion au sang du Christ, versé sur la Croix pour sauver les hommes. 5. Vent froid du Nord. 6. Instrument de musique à cordes favori des poètes.

**Texte B. Charles Baudelaire, *L'héautontimorouménos, Fleurs du mal*, 1857**

*Note : Le poète s'adresse à lui-même. Le titre grec signifie « le bourreau de soi-même »*

Je te frapperai sans colère  
Et sans haine, comme un boucher,  
Comme Moïse le rocher !  
Et je ferai de ta paupière,  
  
Pour abreuver mon Saharah,  
Jaillir les eaux de la souffrance.  
Mon désir gonflé d'espérance  
Sur tes pleurs salés nagera  
  
Comme un vaisseau qui prend le large,  
Et dans mon cœur qu'ils souleront  
Tes chers sanglots retentiront  
Comme un tambour qui bat la charge !  
  
Ne suis-je pas un faux accord  
Dans la divine symphonie,

Grâce à la vorace Ironie  
Qui me secoue et qui me mord ?  
  
Elle est dans ma voix, la criarde !  
C'est tout mon sang, ce poison noir !  
Je suis le sinistre miroir  
Où la mégère se regarde.  
  
Je suis la plaie et le couteau !  
Je suis le soufflet et la joue !  
Je suis les membres et la roue,  
Et la victime et le bourreau !  
  
Je suis de mon cœur le vampire,  
- Un de ces grands abandonnés  
Au rire éternel condamnés,  
Et qui ne peuvent plus sourire !

**Texte C. Rimbaud, lettre à P. Demeny, Charleville, 15 mai 1871, extrait.**

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver : cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! - Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des *comprachicos* (bohémiens qui achetaient des enfants en bas âge pour en faire des monstres ou des mendiants en les mutilant), quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*.

Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant ! - Car il arrive à l'inconnu ! - Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconnu* ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

**I - Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points)**

Qu'est ce qu'être poète pour ces trois auteurs ?

**II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :**

**Commentaire** Vous ferez le commentaire de l'extrait de Musset (Texte A) suivant (★) : "Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur" jusqu'à : "Poète, c'est ainsi que font les grands poètes."

**Dissertation** "Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur", déclare la Muse au Poète. Pensez-vous que la douleur soit la seule source d'inspiration pour le poète lyrique (qui exprime ses sentiments personnels) ? Vous répondrez dans un développement organisé, en vous appuyant sur le texte proposé, les œuvres étudiées en classe et vos lectures personnelles.

**Invention** "Les plus désespérés sont les chants les plus beaux", déclare la Muse au Poète. En désaccord avec Musset, un poète se propose d'écrire un hymne à la joie qui célébrerait le bonheur de vivre. Rédigez en vers ou en prose le texte de cet autre poète.